

Zeitschrift:	Bulletin d'information : études et documents / Association des amis de Jean-Jacques Rousseau
Herausgeber:	Association des amis de Jean-Jacques Rousseau
Band:	- (1986)
Heft:	34
Artikel:	De nouveaux pèlerins de Môtiers
Autor:	Bandelier, André
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1080243

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De nouveaux pèlerins de Môtiers

Le séjour de Jean-Jacques à Môtiers y a attiré immédiatement la foule des admirateurs, des curieux et des aventuriers. Et le mouvement ne s'est pas interrompu avec le départ du philosophe pour l'île de Saint-Pierre. Les lieux, bientôt chargés de l'aura que leur ont conférée les Lettres écrites de la Montagne ou les Confessions, sont restés, à des degrés divers selon les époques, tout habités de mémoire pour les rousseauistes. Charly Guyot, dans De Rousseau à Mirabeau. Pèlerins de Môtiers et prophètes de 89 et Voyageurs romantiques en pays neuchâtelois (V. Attinger et Delachaux & Niestlé, resp. 1936 et 1933) a enregistré, dans la première étude, les plaintes davantage que les amabilités de Rousseau à l'égard de ses visiteurs ; il a recensé, dans la seconde, les voyageurs qui ont passé par la "maison Boy de la Tour" entre 1800 et 1840. Or, une relation inédite, conservée à la Bibliothèque Municipale de Besançon (ms. 1454, *Voyage au Val-de-Travers*, le 3 septembre 1817, 1818, 40 p., 20,5 x 15 cm, couverture papier), ajoute une touche comtoise originale à la cohorte des "pèlerins de Môtiers".

Anonyme, ce "Voyage au Val-de-Travers" n'en comporte pas moins nombre d'allusions qui, d'emblée, circonscrivaient à Pontarlier et à Besançon les recherches en identification, essentiellement un auteur et ses cinq compagnons. Les comparaisons d'écriture effectuées directement à la Bibliothèque Municipale de Besançon et la collaboration d'érudits comtois (renseignements de Mlle Lordereau, conservateur, et du Dr Jean-Marie Thiébaud de Pontarlier) permettent d'attribuer ce récit avec certitude à Adrien Dornier, alors secrétaire du sous-préfet de Pontarlier, un célibataire de trente ans, ami du bibliothécaire Charles Weiss. Et c'est dans les papiers de ce dernier que se trouvent l'invitation au pèlerinage (ms. 1904, ff. 120-241, lettres de Dornier à Weiss, 20 août 1817) et la précieuse indication suivante : "3 7 bre . Il est cinq heures et demie et la voiture qui doit nous transporter au val de travers est déjà prête. M. et mad. Patel, M. Dornier, les deux enfants et moi forment la caravanne..." (ms. 1926, f. 6, carnet de l'année 1817).

Les liens sociaux, les relations d'amitié et l'amour des belles-lettres unissaient la petite troupe. Le nom de Charles Weiss est associé au renouveau de la Bibliothèque bisontine – il en fut le conservateur de 1811 à 1866 – et à la personne de Charles Nodier, dont il fut le condisciple, l'ami, sans toujours saisir la démarche créatrice de l'écrivain. Son Journal, publié partiellement (Paris, Les Belles Lettres, 1972 et 1981) fournit une véritable chronique de sa province. Fervent admirateur de Rousseau, Weiss emmenait avec lui "deux enfants", désignés ainsi dans la relation : "MM Marq.....". Selon toute vraisemblance,

il s'agit des deux cadets du président du tribunal de commerce Laurent Marquiset, Alphonse et Alfred, dans la demeure desquels le bibliothécaire logea jusqu'à sa mort. A Pontarlier, il avait retrouvé le collaborateur du sous-préfet Daclin, fils du maire napoléonien de Besançon. Ce Dornier allait laisser à son décès, deux ans plus tard, un "Dictionnaire de la langue poétique", refusé par des libraires parisiens, mais pillé par eux. Un couple complétait le groupe, les Patel. Il s'agit sans doute d'Antoine Patel, auteur d'une brochure intitulée "Souvenirs de deux invasions" (celle des Autrichiens en 1813 ; celle des Suisses en 1815, peu glorieuse, après Waterloo...), et de sa femme. Il ne manquait qu'une voiture pour que la société devînt "ambulante". Apparemment, le général de brigade François Parguez, retiré à Pontarlier depuis l'année précédente, prêta cette "chaise" qui provoqua l'étonnement des Vallonniers.

Partis à six heures du matin de Pontarlier, les voyageurs prirent la direction des Verrières-de-Joux, où ils parvinrent une heure et demie plus tard. Des Verrières-Suisse, ils descendirent la gorge de Saint-Sulpice, déjeunèrent dans cette localité après quatre heures de voyage, puis repartirent pour Môtiers via Fleurier. Là, la visite s'improvisa sous le signe de l'hospitalité imprévue d'une jeune dame, qui les restaura. La grotte et la cascade, finalement la maison de Jean-Jacques retinrent successivement l'attention d'admirateurs qui avaient décidé de "graduer" leurs sensations. On s'achemina ensuite vers Couvet, d'où l'on envoya un messager au colonel Henri Petitpierre, en demi-solde à la Prise-Prévôt. On dîna joyeusement ensemble à Boveresse, dans un "vrai taudis", avant de reprendre le chemin du retour par Saint-Sulpice. Les pèlerins étaient à Pontarlier le même soir à dix heures et demie.

Dans son Journal (op. cit., t. I, p. 212), Charles Weiss signale la parution d'une autre oeuvre d'Adrien Dornier. L'appréciation qu'il porte sur ces Souvenirs d'une partie au Mont d'Or peut être également appliquée au "Voyage au Val-de-Travers": "C'est une bagatelle qu'il ne conviendrait pas de juger sévèrement puisqu'elle a été écrite sans prétention aucune". En effet, Dornier emprunte son exergue à l'ennuyeuse poésie descriptive de l'abbé Jacques Delille. Le récit débute sur le ton d'une bluette, assez maladroite pour n'avoir su cacher les véritables sentiments que voulaient dissimuler les professions d'amitié, adressée à une jeune mère de famille bourguignonne, non identifiée : l'auteur avait effectué une première fois le voyage de Môtiers avec elle deux ans plus tôt. Et la chronique reste d'abord à l'unisson de cette expression conventionnelle de la passion. Dornier voit davantage à travers le filtre des guides et de ses lectures de Rousseau que par ses propres yeux. Il leur doit en particulier les histoires, cent fois colportées, qui tour-

uent autour de la gorge de Saint-Sulpice, de la "combe de la vuvivre" et du "défilé de la chaîne". Leur reprise ajoute un peu de mystère au point de vue d'un observateur "terrorifié" par les "beautés sauvages" du Vallon : la montagne jurassienne échappe encore à la comparaison alpestre. Plus précisément à Rousseau, Dornier emprunte de larges extraits de la seconde "Lettre au maréchal" (Deux Lettres à M. le Mareschal Duc de Luxembourg. Neuchâtel, Ides et Calendes, 1977) et lui confie le soin de donner une description globale du Val-de-Travers. A cet effet, il transcrit, négligemment, l'édition de 1782 (et "la Reuse" se transforme en "Creuse" ...), en retranche les passages trop personnels, ou ceux qu'il utilise ailleurs, sans citer sa source. Le mythe des montagnons n'est pas absent non plus du récit. Ainsi quand il aborde le pays protestant par un tableau élogieux de la Suisse, notamment dans sa présentation des dentellières verrisanes, qui "se réunissent tous les jours ensemble pour travailler, causer et lire des romans".

Heureusement, ce caractère convenu de l'écriture s'efface bientôt. Le voisin, parfois désarçonné par les comportements autochtones, retrouve le naturel pour juger d'un mode de vie proche mais ignoré. Le Neuchâtelois d'autan, lui, gagne quelques rides à son portrait ; Rousseau n'avait pas toujours été tendre à son égard non plus. Et ce sont justement quelques rencontres, où l'insolite le dispute au cocasse, qui ajoutent un peu de sel à cette relation. A Saint-Sulpice par exemple, Mme Patel, qui réclame un sixième couvert, s'attire cette remarque de l'hôtesse : "Madame veut donc faire manger son cocher avec elle" ! Les voyageurs n'ayant pas de conducteur, il avait fallu remplir tour à tour "ce poste élevé", ce qui n'avait pas échappé à la cabaretière, résolue à faire manger la domesticité à l'office. Un peu plus tard, près de la source de l'Areuse, Dornier rencontre "le Suisse le plus discret de la république", probablement Jean-Jacques Reymond ou l'un de ses deux fils, qui se transmettent justement en 1817 l'exploitation de la papeterie de Saint-Sulpice (Archives de l'Etat de Neuchâtel, Registre d'assurance contre l'incendie, IV, p. 205). Il eut avec lui "un entretien dans lequel il n'a fourni à sa part que deux monosyllabes, pour nous dire que son papier coutait dix batz". Le portrait d'Henri Petitpierre, le nouveau Cincinnatus, qui "plante des lauriers pendant la guerre, et des légumes pendant la paix", vaut également le détour. Le colonel est connu : à Neuchâtel, pour avoir favorisé l'incorporation de la Principauté à l'Empire français en 1806 ; à Besançon, pour avoir joué un rôle pacificateur en 1815, alors qu'il exerçait la fonction de chef d'état-major de la 6^e division militaire. Comme il pensait honorer davantage ses connaissances comtoises en se présentant en héros guerrier, "force [leur] fut d'attendre qu'il eût revêtu les décorations de tous ses ordres" avant de le voir paraître...

Quelque peu isolés parmi les pèlerins de Rousseau (le Livre d'or de l'île de Saint-Pierre enregistre alors essentiellement des noms à consonances germaniques et anglaises), nos voisins ont vu Môtiers forcément non tel qu'il était, mais tel qu'ils ont voulu le voir. Ils constituent un bon échantillon de la bourgeoisie aisée bisontine et pontissalienne. Nourrissant individuellement de tièdes sympathies ou bonapartistes ou royalistes, ils s'accordaient déjà pour rejeter les outrances des ultras locaux, le marquis de Scey, préfet du Doubs, le comte de Montrond, sous-préfet de Montbéliard, le marquis de Terrier-Santans, nouveau maire de Besançon. Attachés aux acquis politiques et sociaux de la Révolution, ils restaient des partisans de l'ordre. Leur culture ferait dire plus tard à Proudhon qu'il regardait Weiss comme "la dernière incarnation du XVIII^e siècle". Elle explique leur myopie partielle, au regard de deux Français de l'intérieur qui passent par les mêmes lieux, respectivement en juin 1817 et en août 1819. Ils n'ont pas su, comme L. Simond (Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818 et 1819. 2e éd. Paris, Treuttel et Würtz, 1824, 2 t.), percevoir la détresse de maints habitants du Vallon, qui, après deux années de récoltes catastrophiques et dans une conjoncture industrielle languissante, songeaient "à émigrer en Pologne ou dans les Etats-Unis" (t. I, p. 30). Ils n'ont pas su non plus, comme l'archéologue Raoul-Rochette (Lettres sur la Suisse écrites en 1819, 1820 et 1821. 4e éd. Paris, Nepveu, 1828), marquer leurs distances vis-à-vis de manifestations d'admiration, inscriptions murales ou livres d'or, qui révélaient trop souvent "la plus sotte vanité et le plus puéril enthousiasme" (t. I, p. 37).

Un extrait, complet pour ce qui concerne la visite de Môtiers, permettra au lecteur de juger sur pièces du relatif aveuglement de nos voisins. Mais, en fin de compte, il nous tend un miroir, dans lequel nous pouvons, à notre tour, nous interroger sur les raisons de notre engagement, de notre appartenance à une "Association des amis de Jean-Jacques Rousseau". Sociabilité de bon aloi ? Connaissance profonde de "l'homme de la nature et de la vérité" ?

André Bandelier